

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Troisième épreuve L'émeute du Rotary

E. Bertil

Volume 28, Number 1 (163), February 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertil, E. (1986). Troisième épreuve : l'émeute du Rotary. *Liberté*, 28(1), 51-54.

Tous droits réservés © Mme E. Bertil et Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

XII

TROISIÈME ÉPREUVE: L'ÉMEUTE DU ROTARY

*C'est à travers la souffrance que se forgent
les tempéraments bien trempés.*

— Ces pauvres petits ont dévoré comme s'ils n'avaient rien mangé depuis deux jours! commenta, une demi-heure plus tard, M^{me} Joubert, épouse du président du club Rotary de Repentigny.

Mais au moment où Julien allait engloutir son quatrième petit pudding Laura Secord, un tumulte se fit entendre dans le hall de l'hôtel du Boulevard où avait lieu la réception.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? demanda M^{me} Joubert à son mari.

— Je vais voir, répondit-il en fronçant le sourcil gauche, celui des mauvais jours. Occupe-toi des enfants au cas où ça virerait mal.

Venu se blotir sous l'aile protectrice de la présidente, le petit Julien éclata soudain en sanglots.

— Sophie! cria-t-il, ne voyant plus sa sœur auprès de lui.

— Tiens, c'est vrai, où est ta sœur? s'inquiéta M^{me} Joubert en tournant la tête de tous côtés. Voyons, où est-elle passée? Pourvu qu'elle ne soit pas sortie de la salle...

La jeune fille avait effectivement dû sortir pour satisfaire des besoins naturels. Au retour, elle se trouva happée par un rassemblement de femmes bloquant l'entrée de la salle.

— Laissez-moi passer! criait-elle en jouant des coudes pour se dégager. Laissez-moi passer! Je veux entrer!

Se tournant vers sa voisine, elle crut que la politesse et la raison plaideraient sa cause.

— Madame, expliqua-t-elle, mon petit frère est resté dans la salle. Nous sommes orphelins, nous venons du Manitoba. Aidez-moi à entrer pour aller le chercher.

— Nous aussi, on veut entrer, lui répliqua la femme. On va leur parler dans le nez, aux rotariens.

Puis, poussant Sophie par les épaules jusqu'à la porte, elle clama :

— Ouvrez la porte à la petite orpheline du Manitoba qui vient chercher son frère !

Clément Joubert, qui se tenait derrière, donna tête première dans le piège et ouvrit la porte. Aussitôt, la meute s'engouffra dans la salle et vint s'aligner en face de la table d'honneur. Courageux mais non téméraire, Joubert avait regagné en vitesse son camp. De là, il toisait d'un œil méprisant ces intruses qui avaient perturbé sa fête.

— Monsieur ! commença une des femmes en sortant des rangs, une lettre à la main. Nous venons aujourd'hui vous remettre en public cette lettre que vous nous avez honteusement retournée et dans laquelle nous protestions contre votre association sexiste. Tant et aussi longtemps que les rotariens de Repentigny n'éliront pas de femmes parmi eux, nous continuerons à lutter.

Ulcéré, Joubert allait répondre par la bouche de ses canons, lorsque sa femme, qui s'était rapprochée de lui par derrière, lui murmura à l'oreille :

— Fais attention, Clément, je crois qu'elles ont pris la petite Sophie en otage. Laisse-moi faire, veux-tu ?

— Germaine, te mêle pas de ça ! Tu vas encore me mettre dans le pétrin, je le sens !

— Mon gros loup, c'est donc vrai que t'es sexiste ? fit semblant de s'indigner sa femme, habile.

— Bon, bon, vas-y donc si t'es si fine.

Sans avoir attendu sa permission, Germaine Joubert s'était déjà glissée au milieu de la salle et s'approchait des manifestantes.

— Vous avez raison, mesdames, de dénoncer une exclusion qui n'a que trop duré. Mon mari et ses collègues, je vous l'assure, ont décidé de remédier à la situation. D'ailleurs, ils ont l'intention de faire pression sur le maire pour que soit érigé un monument à la gloire d'Agathe de Saint-Père dans notre ville de Repentigny.

M^{me} Joubert fit une pause pour calculer son effet. Dans son

dos, elle savait que son mari fulminait.

— À la gloire de qui? demanda-t-il à voix basse à l'aumônier, qui se contenta de hausser les épaules en signe d'ignorance.

Du côté des féministes, le nom d'Agathe de Saint-Père ne semblait pas davantage évoquer quelque chose, quoiqu'une certaine interrogation fût visible sur tous les visages. M^{me} Joubert reprit donc en s'exclamant:

— Comment! Vous ignorez jusqu'au nom de celle qui fonda ici même la première manufacture de tissage en 1705? Apprenez donc qu'Agathe de Saint-Père, épouse du seigneur de Repentigny, créa une fabrique sur son domaine, en rachetant aux Indiens dix tisserands américains, originaires de Boston, qu'ils avaient faits prisonniers. Elle fit construire des métiers, ordonna aux tisserands anglais de former des apprentis qu'elle avait recrutés parmi les colons. Lorsqu'elle vendit sa fabrique en 1713, celle-ci fonctionnait parfaitement, produisant de la toile qui se vendait à bien meilleur compte que celle qu'on importait de la métropole. C'est pour cette audacieuse contribution à l'autosuffisance de la colonie que mon mari demande qu'on érige un monument à sa mémoire.

Germaine Joubert acheva sur cette note. Elle savait qu'elle avait fait mouche et que, dans ces circonstances, il vaut mieux ne pas humilier l'adversaire, mais plutôt l'aider à se relever.

— À présent que nous voilà réconciliées, reprit-elle après quelques secondes en penchant joliment la tête du côté gauche, je vous invite à prendre part à notre fête. Les petits seront ravis de voir que nous ne sommes pas des ennemies. Ils ont eu si peur, les pauvres, n'est-ce pas?

Ce disant, elle tendait une main bienveillante aux manifestantes. Celles-ci, après s'être consultées du regard, déposèrent leurs pancartes et s'approchèrent du buffet. Tout de suite, la présidente s'élança vers Sophie.

— Tu n'as pas eu trop peur au moins, ma chérie! lui murmura-t-elle à l'oreille en la prenant par le bras.

— Oh non, Madame! répondit Sophie que l'étreinte gênait un peu et qui essayait de se dégager. Je pensais moins à moi qu'à ce qui pouvait arriver à Julien que j'avais laissé seul ici.

— Seul? s'étonna la présidente, vexée. Mais, ma petite, pour qui nous prends-tu donc?

Là-dessus, elle tourna sèchement les talons, laissant Sophie pantoise. La jeune fille, qui n'avait aucune habitude du chantage que les adultes font subir aux enfants, se mordit les lèvres, certaine

d'avoir blessé son hôtesse par un excès d'orgueil et prête à gagner chèrement son pardon. Mais M^{me} Joubert n'était pas femme à le lui vendre à vil prix. Pauvre Sophie ! Si pure, si sincère, si généreuse, si innocente, elle allait, au contact de cette maîtresse femme, éprouver pour la première fois ces mauvais sentiments dont ne sont pas même épargnées les natures les plus saines.

Bientôt, voyant M^{me} Joubert tendre maternellement à Julien un verre d'orangeade, Sophie ressentit une sorte de pincement au cœur. Le soir venu, après un somptueux souper de nouvelle cuisine québécoise chez les Joubert (potage aux gourganes, poulet bleuetière dans son jus du Lac, salade de blé d'Inde et cerises de Maskinongé en folie), quand M^{me} insista pour héberger les enfants, Sophie vit avec amertume Julien sourire à l'hôtesse qui le couvrait de son grand châle de mohair crocheté, cependant que s'éloignait la Cadillac bleu marine de Roméo Garand qui, comme nous à présent, abandonna les pauvres orphelins à leur destinée.